Document generated on 04/24/2024 5:51 a.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le romancier est un visionnaire

André Major

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

Roman 1960-1965

URI: https://id.erudit.org/iderudit/60003ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Major, A. (1965). Le romancier est un visionnaire. *Liberté*, *7*(6), 492–497.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1965

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

le romancier est un visionnaire

Pour qui l'a pratiqué, le roman est non pas un simple exercice littéraire, mais l'élaboration physique, matérielle, d'une vision. Cette vision s'incarne et se justifie dans une durée romanesque, que nous appellerons seconde vision et qui est d'ordre esthétique, ce qui constitue, une fois l'oeuvre achevée, un tout composé d'éléments qui se sont fertilisés. Il ne saurait donc exister, à mon avis, de roman sans vision, sans cet élan premier de la conscience qui étreint le monde. L'univers de Dostoïevski n'est rien sans la douleur, comme celui de Bernanos sans la Grâce. Cette vision, qui est d'abord morale, peut se pervertir et n'apparaître, déguisée, que sous les traits d'une vision esthétique, comme c'est le cas chez L.-F. Céline. Mais, même dans ces conditions, c'est sur une vision morale qui ne s'avoue pas que s'établit cette apparente pureté esthétique. Notre point de départ, ce sera celui-ci : le romancier est un visionnaire ou bien il n'existe pas.

une maladie de l'expression

Notre premier problème technique, à nous romanciers canadiens-français qui tentons de devenir québécois, c'est que dans l'élaboration matérielle de notre vision, dans l'écriture, nous sommes handicapés, et gravement. Nous avons beau choisir d'écrire en français, cela ne nous rend pas notre spontanéité verbale, que la situation coloniale a coupée de ses racines. Le pourrissement de notre langue est dû, et il me semblerait enfantin de le prouver, à la domination financière et politique que nous subissons depuis juste assez de temps pour en connaître tout l'odieux. J'entends les esprits étroits crier que l'écrivain français doit, lui aussi, conquérir ses mots, mais je répondrai qu'il jouit d'une

identification naturelle entre la langue quotidienne et la langue qui sera son instrument de création, alors que pour nous l'écriture devient une contestation du langage quotidien, le joual, qui n'est d'ailleurs pas un langage mais une maladie de l'âme, l'expression maladroite et désespérante de notre impuissance historique. On s'assied fiévreux à sa table, l'esprit tout entier possédé par de grandes images, et les mots nous viennent que nous organisons selon les lois de notre architecture intérieure, mais ils nous échappent, dirait-on, car universels, ces mots semblent perdre leur âme quand on les plonge dans l'enfer québécois. Ils n'ont pas de sens collectif : voilà notre drame. Et voilà comment d'un problème technique nous avons passé logiquement à un problème historique. Parce qu'elle a cessé d'être une langue d'existence et de conquête, la langue française a perdu ici sa puissance et sa vérité. Et le joual n'est pas, pour autant, devenu une langue de conquête et d'existence; il sourd de notre inexistence et de la corruption que l'oppression nous fait subir. Pour que la langue française redevienne une langue signifiante, il faudra que les écrivains acceptent d'en faire leur outil de création et que l'Etat invente, pratique une politique radicale et générale de refrancisation. Mais nous verrons plus loin que l'*insignifiance* actuelle de la langue française a contraint certains de nos romanciers à recourir au joual, ce qui traduit leur propre impuissance, et qu'en cela ils ont rejoint le peuple.

les illusions

Pours les écrivains qui voulaient éviter le tragique de leur situation, deux solutions s'imposaient : le psychologisme ou la manie langagière. Dans un cas comme dans l'autre, ils doivent infirmer leur vision romanesque si tant est qu'ils en ont une, et du même coup ils la désamorcent. Cela explique la platitude de ces romans où l'on nous entretient de l'état d'âme de tel personnage; cela nous explique aussi le malaise qu'on ressent en lisant certains romans où tout est réduit au langage populaire. Mais ce qu'on ne semble pas avoir compris, c'est qu'on ne contourne pas un drame collectif par des astuces techniques et que celles-ci se retournent un jour ou l'autre contre elles-mêmes. La vérité, pourtant, saute aux yeux : dépossédés de tout, démunis spirituellement et matériellement, nos romanciers n'ont fait

qu'enregistrer cette dépossession sans la dépasser, sans doute parce qu'elle obscurcissait leur vision comme elle faussait le sens politique de nos hommes d'Etat. La faiblesse de notre littérature constitue l'aveu de notre impuissance historique; et les grimaces de nos oeuvres sont les souffrances de notre peuple "patient et insoumis", comme le voit Jacques Ferron. Cela, plusieurs écrivains l'ont sinon vu clairement, du moins pressenti; et c'est ce qui explique le silence d'un André Langevin. Il a fini par s'avouer vaincu par le divorce (irrémédiable au niveau de la création) entre le langage romanesque et le "langage" quotidien — et ici on comprendra que je ne parle pas du divorce normal, qu'on retrouve partout, entre le langage parlé et le langage écrit. Je mets en question les rapports existant entre ces deux formes d'expression qui, dans notre cas, au lieu de s'enrichir l'un et l'autre, s'opposent et se détruisent. Alors que le romancier investit son langage d'une signification qui éclaire tout son univers, l'autre langage, le quotidien, qualifié de joual, ne permet même pas à ceux qui le parlent d'exprimer leur réalité immédiate. Ils sont donc privés de leur instrument de conscience. Comment le joual, mélange odieux de franglais, de mots contractés et d'onomatopées, pourrait-il dire justement, et par là la surpasser, notre profonde misère ? Par conséquent, le joual ne nous apparaît pas comme un langage-vérité mais comme un langage-réalité, ce qui ne revient pas au même; car pour nous la vérité ce n'est pas la réalité, c'est la Révolution, c'est l'avenir.

Le langage est une réalité première : par sa nature il appartient à l'ontologie. Etre, pour nous, c'est donc nier le joual, cet antilangage, ce cri d'impuissance. Etre ou ne pas être : parler français ou nous assimiler, nous laisser absorber par la mer anglo-saxonne dont on connaît trop la voracité. Mais il faudrait voir maintenant comment nos écrivains réagissent vis-à-vis de cet ultimatum de notre conscience nationale (être ou ne pas être). Les uns, je l'ai dit, sombrent dans le psychologisme, les autres s'absentent dans les fantaisies langagières, croyant échapper au malheur historique qui frappe tout le monde. Remarquez que de cette évasion ils sont peut-être inconscients; tout ce qui importe, c'est de voir clair dans notre impasse linguistique et de remonter aux véritables causes de notre impuissance. Je ne prétends pas qu'il soit impossible de faire oeuvre de romancier en s'absentant du drame historique qui est le nôtre : je dis, et je crois que l'his-

toire littéraire le confirme, qu'un romancier dont la vision créatrice expulse la réalité qui lui a donné naissance ne peut créer une grande oeuvre pour la bonne raison qu'il se tranche les veines et qu'il ne peut sortir indemme de cette mutilation. Imaginez Dostoïevski sans la problématique religieuse et sans le tragique social de la période pré-révolutionnaire. Imaginez Proust refusant sa qualité de Français. Imaginez *MENAUD MAITRE DRAVEUR* sans la Conquête, *LA NUIT* sans la présence de la minorité anglaise toute-puissante, *PROCHAIN EPISODE* sans la volonté d'existence du peuple québécois (je choisis ces trois romans parce qu'ils me paraissent les plus significatifs de notre littérature)...

Nous le savons pour la vivre douloureusement, la situation des Canadiens français les défigure jour après jour, elle fausse leurs mots, elle raye leur pauvre passé, elle ronge leur présent honteux et elle menace de les noyer. Ce péril historique crée une urgence que l'écrivain ne peut ignorer sans du même coup priver son oeuvre de vérité et de force. Parce qu'il est un excellent écrivain mais aussi parce qu'il assume tout le tragique québécois, Aquin a écrit le roman de la condition québécoise, et sa réussite est totale, même si elle reste en suspens, attendant d'un Evénement politique son triomphe absolu.

Ne considérant pas la littérature comme une drogue, certains écrivains (dont je fus) ont tenté de nommer notre infirmité collective dont ils se savaient victimes, eux aussi. Ils ont découvert que le langage, ici, n'était pas un donné et qu'on ne le pouvait conquérir puisqu'il n'existait qu'à l'état de décomposition. Le créer de toutes pièces, c'était planer dans l'artificiel. La seule solution qui leur parut alors possible fut d'adopter ce langage cancéreux et de l'utiliser comme langage littéraire, ce qui, à première vue, leur sembla rentable : en évitant le piège d'un langage faux, qui ne correspondait pas à la réalité qu'on voulait exprimer, on mettait à nu la misère collective. Cette reproduction plus ou moins fidèle de notre réalité, corrompant notre écriture même, scandaliserait d'abord les esprits, puis la vérité éclaterait, tout le monde devrait admettre que notre littérature ne serait rien d'autre qu'un cri atroce tant que notre peuple tout entier n'aurait pas résolu son problème ontologique (être ou ne pas être). Nous comptions ainsi agir directement sur une réalité perçue à travers sa corrosion; mais en même temps nous nous enga-

gions dans une impasse littéraire et idéologique. Qu'on ne me dise pas le contraire, j'ai tenté cette expérience, et je sais qu'elle marque plus une régression qu'une conquête. Jacques Godbout voudrait nous y maintenir, mais qu'il s'y engage lui-même, dans cet abîme; il en reviendra vaincu et peut-être admettra-t-il que ce n'est pas en jouant la carte réaliste que l'écrivain parviendra à délivrer son art, car au niveau de son art la seule tâche libératrice consiste, selon moi, à exprimer le plus totalement possible sa vision, son projet créateur. Or, sa vision de romancier ce n'est pas en joual qu'elle s'incarne en lui, c'est dans une langue qu'il a conquise en même temps qu'il se délivrait des faussetés de sa condition de colonisé. Alors qu'il pense en français son art, il ne peut traduire en joual le mouvement de sa création sans le réprimer, sans le paralyser, sans le vouer à l'impuissance qui est liée au joual même. La vérité de son écriture ne serait qu'apparente, car, comme je le crois, la réalité n'est pas la vérité, qui elle s'alimente au coeur de notre liberté. Oh, on va m'objecter que cette liberté n'existe pas encore. Mais niez qu'elle soit le fondement de notre projet créateur ! Ma liberté c'est justement le refus de ce faux langage qui est l'image de notre servitude; et ce refus, je veux l'exprimer totalement, ce que le joual ne me permet pas puisqu'il est impuissance.

le langage de la libération

Choisir d'exister, pour l'écrivain canadien-français, ce n'est certes pas choisir des mots qui ne disent même pas son choix; choisir d'être, c'est choisir une langue qui l'exprime tout entier et qui donne à sa vision le plus d'espace possible. Dans cette perspective, la mienne, écrire en français c'est donc se rebeller contre une réalité qui nous amoindrit, c'est nier la validité d'un état d'existence qui nous rend étrangers à ce que nous fûmes et à ce que nous voulons devenir. J'en conclus que par le joual on ne traduit pas notre vérité, on se borne à transcrire notre réalité ce qui n'est digne que des esprits étroits. Seul un véritable langage, délivré des misères qui nous l'ont rendu si lointain, si hostile, peut traduire totalement cette vérité révolutionnaire qui nous est si chère. En la traduisant, en l'incarnant dans un langage total, nous la rendrons non seulement possible mais désirable. Et c'est pourquoi la langue française, celle-là même qui

criera notre malheur, sera notre langue de libération et d'existence. Il se trouvera sans doute des intellectuels de gauche pour me répéter que seul le joual peut nous libérer. Je sais que le fumier enrichit le sol, mais je doute fort que le joual, promue langage littéraire, fertilise la liberté de l'esprit qui est la forme d'où jaillissent toutes les autres libertés. Le joual, maladie de l'expression, fut d'abord une maladie de l'esprit; et le salut me paraît résider dans une radicale intervention : lui couper la voix, greffer là-dessus une vraie langue, celle de nos pères qui sera aussi celle de nos fils, j'ose l'espérer, et au moyen de laquelle nous pourrons humaniser notre drame historique. Cette langue française, en niant notre présent joual, nous ouvre un avenir enfin québécois. Ainsi le roman d'Aquin me paraît-il exemplaire en ce sens : c'est Aquin qui pense, vit et agit notre drame collectif, et non pas le prolétaire qui, englué dans son aliénation, n'a pas les moyens de la comprendre. Aquin a choisi d'être le héros de ce drame plutôt que de décrire dans un cri d'impuissance l'inconscience du prolétaire, ce qui n'eût pas changé grand-chose. Notre héros, nous le tenons : c'est celui qui vit notre malheur et lutte pour en triompher. Les autres ne sont que des victimes et, en tant que telles, il faut les plaindre et les éveiller si c'est possible au drame vécu consciemment par quelques-uns, l'élite souffrante et militante. Voilà la vérité; le reste est bavardage de doctrinaires.

Toute notre problématique romanesque se fonde, selon moi, sur cette vision de la tragédie québécoise. L'oublier ou l'effacer revient à se condamner à la fausseté. Le langage en soi n'est rien puisqu'il sourd du projet libérateur du romancier, et que sans ce projet ou vision il n'y a pas de langage qui tienne. Notre roman aura le même sort que notre peuple; seulement il ne faudra pas que le premier attende la libération du second pour se délivrer du mal qui le ronge et pour accomplir son destin, à nul autre comparable . . .

ANDRÉ MAJOR